



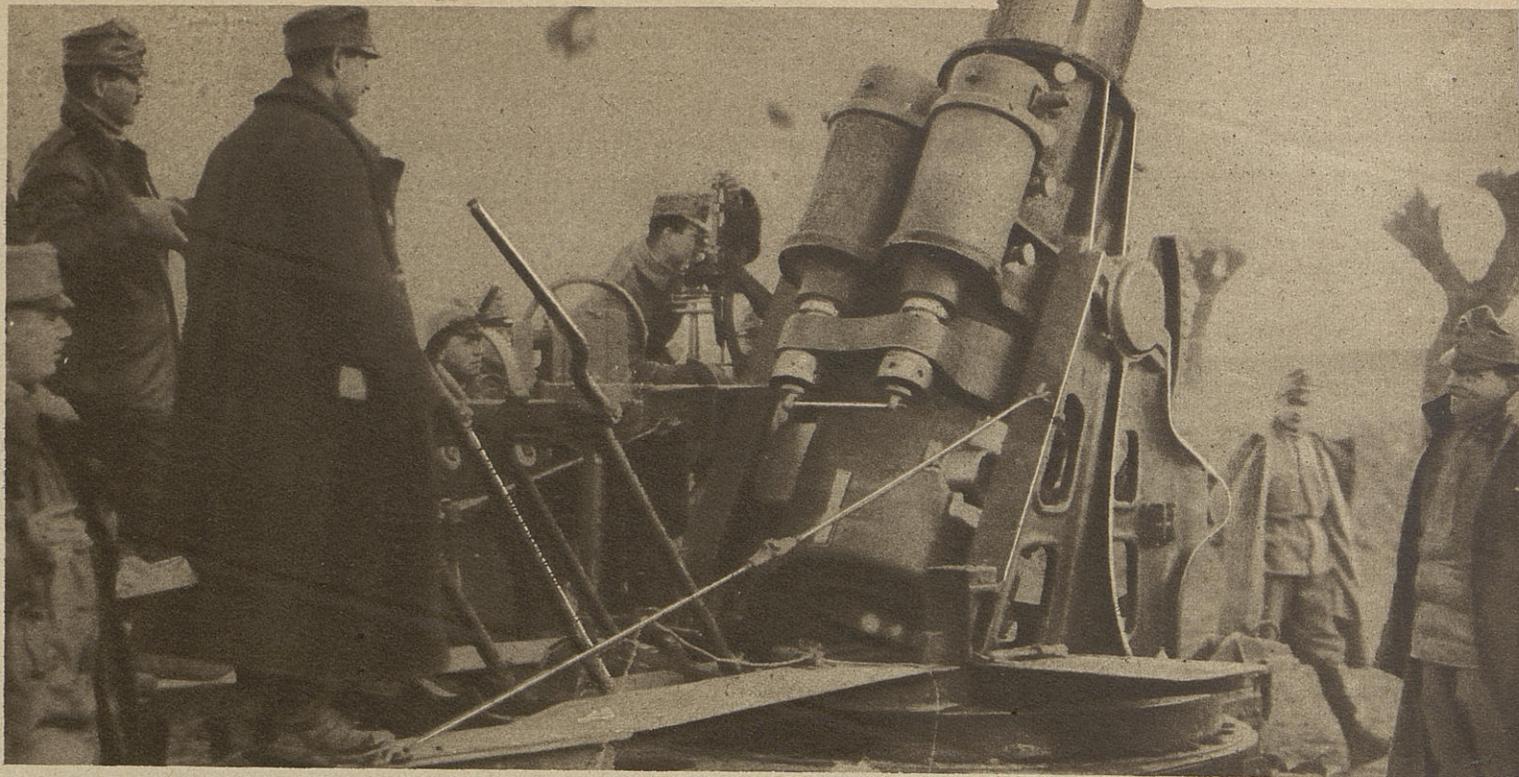
# J'ai vu...



**LE TZAR DÉMISSIONNAIRE  
ET LA TZARINE**

**Le grand-duc Michel  
prend le pouvoir**

POP 107



Un obusier de 305 autrichien, type de canon très court : l'inclinaison peut atteindre 80°.

## LA PAROLE EST AU CANON

Les grands succès remportés par les Allemands au début de la guerre, ceux mêmes qu'ils ont obtenus en Serbie et en Roumanie, sont dus surtout à leur armement formidable. Sans doute nos héros de la Somme et de Verdun ont montré que, dans les guerres modernes, l'artillerie ne fait pas tout et, à puissance matérielle égale, il faut compter sur le cran et sur le moral du soldat ; n'empêche que la parole du sénateur Humbert reste profondément vraie : Des canons, des munitions !

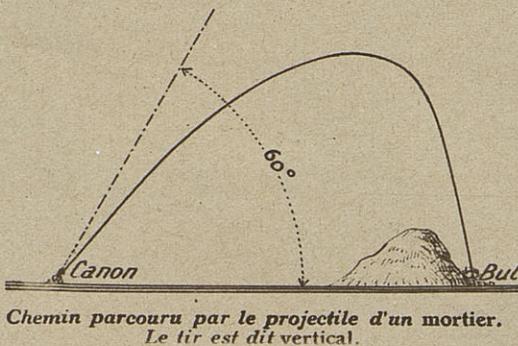
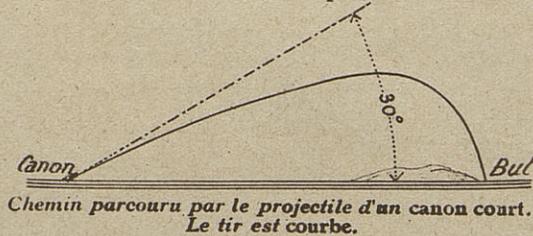
Oui, toujours davantage de canons ; mais là encore il faut distinguer : tous les canons ne sont pas aptes à remplir le but que se propose le commandant d'armée. Nous nous en sommes aperçus un peu tard ; avant les hostilités, on pouvait mettre en discussion certains principes de l'artillerie, aujourd'hui la méthode expérimentale a démontré que, dans les luttes actuelles, il faut toutes sortes de canons ; c'est toujours le vieux proverbe qui renaît : « A chacun son métier, les vaches seront bien gardées ».

### LE TIR DU CANON LONG

Au début de la guerre, le canon-type de l'armée française était le 75 que tout le monde a vu partir au front tout fleuri et décoré des bouquets offerts aux poilus s'en allant joyeux refouler l'ennemi au delà de nos frontières. Arme merveilleusement étudiée, notre 75 est un instrument de précision, robuste à souhait, mais qui ne peut se charger de toutes les besognes. Il rentre dans la catégorie des canons longs opérant les *tirs tendus* ; et cependant, objecte-t-on souvent, cette arme ne mesure que 2<sup>m</sup>,75 de tube rayé !

C'est qu'en fait, ce qui distingue un canon long d'un canon court n'est pas du tout sa longueur absolue. Il y a là une question de rapport entre sa dimension et son ouverture. Pour qu'un canon soit rangé parmi les pièces longues, le tube doit mesurer de 25 à 30 fois le diamètre de son orifice. Notre 75, qui lance un obus dont le diamètre est contenu 36 fois dans la longueur de son tube, est donc, vous le voyez, un canon très long.

De ce fait, le projectile est donc soumis un temps notable à la poussée de la poudre et, lorsqu'il sort, il possède une vitesse initiale énorme de 600 mètres par seconde environ. Le but visé est-il rapproché, la



pesanteur s'exerce à peine sur l'obus et le chemin parcouru — sa trajectoire — est presque une ligne droite ; c'est pour cette raison que le canon long réalise à merveille ce que les artilleurs appellent le tir de *plein fouet*. Mais si l'artilleur vise un objet éloigné, la pesanteur combinée avec la résistance de l'air agit pour déformer la trajectoire, celle-ci se courbe à une certaine distance. De là cette nécessité d'incliner la pièce plus ou moins et de viser en l'air pour atteindre certains buts. Comme dans le fusil, la hausse sert à régler la portée. Suivant l'inclinaison, nos 75 atteignent de 2 500 à 9 000 mètres ; dans ce dernier cas, la trajectoire se courbe en arrivant au but et celui-ci n'est plus atteint de plein fouet, ce qui permet à nos artilleurs de détruire un objet abrité derrière une colline ou une forêt. Au reste, pour lui faciliter cette besogne intéressante, on avait imaginé autrefois d'adapter à l'obus une sorte de collerette qui rendait beaucoup plus renflée la dernière partie de son trajet ; c'était le disque Malandrin.

Mais à chaque outil sa destination, et l'on se rendit compte très vite que dans ce but, mieux valait créer une nouvelle pièce ; ce fut le canon court.

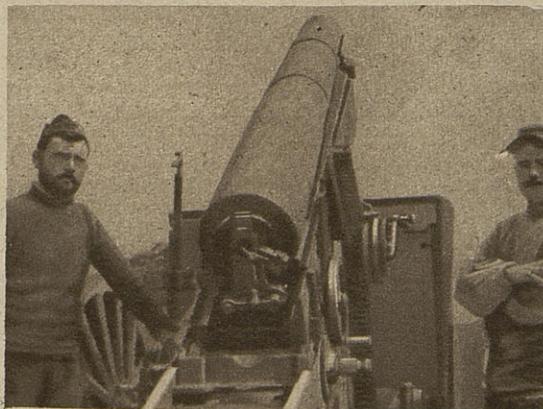
Diminuons en effet la longueur du tube qui lance l'obus, de façon qu'elle soit comprise entre 8 et 15 fois l'ouverture du canon, nous aurons ce que l'on appelle un *canon court*.

### LE TIR DU CANON COURT

On le voit, la grosseur du projectile n'est pour rien dans cette désignation, et l'on peut construire des pièces de grande longueur qui soient cependant rangées dans la catégorie des canons courts ; le tout est d'augmenter le calibre à mesure.

Cette fois, la pression des gaz s'exerçant moins longtemps derrière l'obus, nous obtiendrons des vitesses relatives moins considérables, mais comme l'inclinaison est plus grande le projectile montera plus haut.

Dans le tir normal ou de plein fouet du canon long, l'inclinaison avec l'horizontale n'excède pas 15 degrés, mais avec le canon court nous pourrions aller en tir ordinaire jusqu'à 30 degrés. Dès lors — et c'est la caractéristique de ces pièces — nous obtenons une trajectoire très courbée qui permet à l'artilleur d'atteindre des buts presque toujours invisibles.



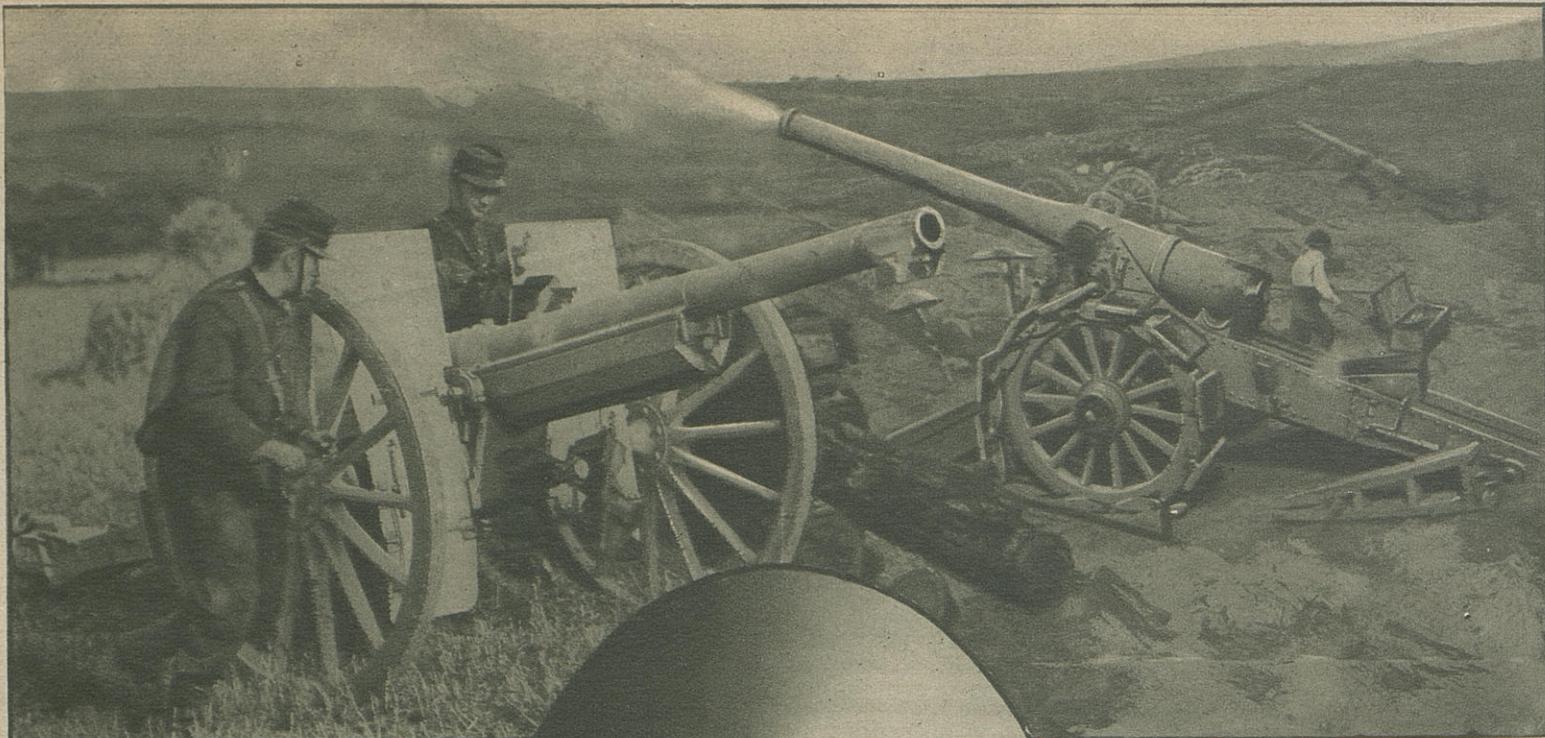
Un canon français de 155 Rimailho, canon court : l'inclinaison peut atteindre 60°.

*J'ai vu.*



**DEVANT LA TOMBE D'UN SOLDAT INCONNU**

Une croix de bois rustique surmontée d'un casque... quelques pierres, — pas un nom. C'est un de ces nombreux héros qui tombèrent là près de l'église, pour défendre le village, coin sacré du sol de la patrie. Une femme passe, s'arrête et prie de tout cœur sur la tombe du pauvre mort, tandis que l'enfant innocent, joue dans ses jupes. Son mari, disparu depuis de longs mois, est peut-être tombé ainsi, un soir de bataille. Il a quelque part une tombe sans nom où les passants viennent aussi prier...



Un canon français de 75, canon long tirant de plein fouet : l'inclinaison ne dépasse pas 15°.

Un canon français de 120 long, visant un but éloigné : l'inclinaison peut atteindre 30°.

Ces canons, avant la guerre actuelle, n'étaient employés que sur des buts repérés à l'avance ou marqués sur les cartes : villes, villages, boqueteaux, etc... Mais grâce à nos aviateurs, qui du haut des airs peuvent plonger chez l'ennemi et régler les tirs, le canon court rend de signalés services.

Il permet, par exemple, d'arroser une troupe en marche, même dérobée à la vue de l'artilleur, habilement défilée, pour employer le terme militaire ; c'est lui encore qui, faisant voler sa mitraille au-dessus de nos poilus, va produire bien au delà de nos premières lignes des tirs de barrage qui empêcheront le ravitaillement de l'ennemi et l'approche de ses réserves ; c'est lui enfin qui assure le bombardement des premières lignes allemandes et les couvre de projectiles en attendant l'assaut de nos fantassins.

Mais la guerre moderne, délaissant les règles de l'ancienne stratégie, est vite devenue une guerre de siège. Les tranchées ont été renforcées : à l'instar des troglodytes, les Boches, qui voulaient ramener l'humanité aux âges de l'antique barbarie, ont fouillé la terre et se sont creusé des abris profonds.

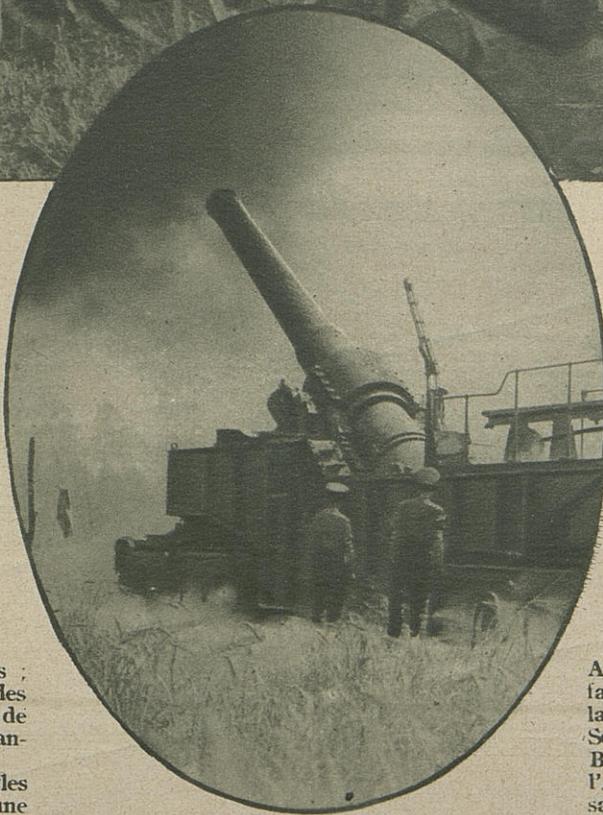
#### CANONS DE TRÈS GROS CALIBRE

Le canon court ne suffisait plus ; il a fallu créer un outil spécial pour défoncer les cavernes, écraser les coupes blindées, faire sauter les magasins souterrains. C'est le rôle du mortier ou obusier, canon très court dont la longueur est comprise entre 2 et 6 fois son ouverture.

L'inclinaison de la pièce peut être doublée ; c'est-à-dire que, cette fois, l'artilleur menace le ciel lui-même et peut tirer sous un angle de 60 degrés.

Maintenant, au fond de cette énorme machine, déposons un lourd projectile, un obus d'une tonne par exemple. Que va-t-il se passer ? Au départ, la masse lancée dans les airs peut avoir une très grande vitesse ; malgré la résistance de la couche atmosphérique, grâce à une forte charge de poudre, elle atteindra de très fortes altitudes. Arrivé en haut de sa course, sans doute l'obus verra sa vitesse sensiblement diminuée, mais, sous l'influence de la pesanteur, il regagnera en tombant ce qu'il perdra dans son ascension et, lorsqu'il touchera le sol, les effets de la chute seront terrifiants.

On a donc un grand avantage, pour réaliser le maximum de puissance, à employer de très gros calibres ; c'est ainsi que les 420 allemands, dont la longueur est de 8 mètres environ, lancent des projectiles dont le poids atteint près de 900 kilogrammes. L'obus, avant de



Un canon de 380 anglais, canon de très gros calibre : l'inclinaison peut atteindre 80°.

toucher l'objet à défoncer, accomplit une trajectoire très courbée dont le point le plus éloigné du sol n'a pas moins de 8 à 9 000 mètres d'altitude, près de deux fois la hauteur du mont Blanc.

Mais, depuis nous avons réalisé davantage ; sans vouloir donner ici des précisions inutiles, je puis dire que nous possédons des obusiers qui lancent des projectiles de 1 300 kilogrammes à près de 13 kilomètres de hauteur. Lorsqu'on songe aux couches d'air traversées, et dont la température varie suivant la saison et l'état de l'atmosphère, on conçoit que les calculs de résistance, qui sont de nature à faire dévier un tant soit peu le projectile, posent chaque jour à nos artilleurs des problèmes de balistique extrêmement laborieux.

A l'heure actuelle, la technique a été tellement perfectionnée que, malgré ces immenses trajectoires parcourues avant d'arriver au but, nos projectiles, lancés à une quinzaine de kilomètres en territoire ennemi, ne subissent pas un écart supérieur à 150 mètres.

C'est encore trop évidemment, mais nos avions sont « un peu là » pour régler nos tirs et il est bien rare qu'après un troisième essai, nos obus se trompent d'adresse.



Comprenez-vous maintenant quel effets prodigieux nous devons attendre de pareils engins descendant de trois lieues de hauteur ? La masse seule du projectile serait capable d'anéantir les meilleurs réduits de la défense ; il n'est coupole blindée qui résiste à cet effort ;

l'obus pénètre profondément dans le sol, brisant tout sur son passage, et, lorsqu'à cette pénétration accomplie s'ajoute l'éclatement formidable des quelques trois cents kilogrammes d'explosifs renfermés en son sein, on imagine facilement les dégâts énormes qui peuvent en résulter.

Telle fut, au début de la guerre, la besogne accomplie par les 305 autrichiens contre les forts de Namur, de Liège et d'Anvers. Le gros obusier est bien véritablement l'outil de la guerre moderne et ce sont les Allemands qui nous l'ont appris ; mais la leçon, pour dure qu'elle fût, a été parfaitement comprise. Les Alliés n'ont point perdu leur temps ; une fabrication intensive de pièces lourdes a suivi la première période d'organisation. Dans la Somme aussi bien qu'à Verdun, les Austro-Boches ont pu constater que ni la France, ni l'Angleterre ne sont d'humeur à subir le choc sans riposter. Partout où tonnent les artilleries française et anglaise qui préparent l'assaut des poilus et des tommies, l'artillerie boche n'a qu'à se taire, les tranchées allemandes sont transformées en charnier et chaque jour nos canons lourds creusent le tombeau des envahisseurs.

ABBÉ TH. MORREUX,  
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

#### UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 7 au 13 Mars

MERCREDI 7 MARS. — La cavalerie anglaise arrive devant Ctésiphon.  
— Manifestation des grandes associations françaises à la Sorbonne.

JEUDI 8. — Mort du comte Zeppelin à Charlottenbourg.  
— Succès français entre Maisons-de-Champagne et la butte Du Mesnil.  
— Les Russes occupent Kengawar, en Perse.

VENDREDI 9. — Le Sénat des États-Unis modifie son règlement.

— A la suite d'un débat sur la situation économique, la Chambre renouvelle sa confiance au ministre Briand.  
— Le vapeur anglais " Mendi " coulé près de l'île de Wight : 635 victimes.

SAMEDI 10. — Les Anglais prennent Irlès.  
— Les États-Unis somment le Mexique de s'expliquer sur les menées allemandes.

— Condamnations des suffragettes anglaises qui voulaient empoisonner Lloyd George.

DIMANCHE 11. — L'usage du carnet de sucre entre en vigueur à Paris.

— Prise de Bagdad par les Anglais.

— Ouverture du Congrès du Livre à la Sorbonne.

LUNDI 12. — Les Français enlèvent la cote 185 près de Ripont en Champagne.

— Le général Carranza est réélu président de la République mexicaine.

— Rentrée du Conseil municipal de Paris.

MARDI 13. — Les Anglais occupent Gréville et le bois Loupart sous Bapaume.

— Echec d'une attaque allemande en Champagne.

*J'ai vu.*



**QUATRE PORTRAITS DE CÉLIMÈNE AUX ARMÉES**

(Cl. Reutlinger.)

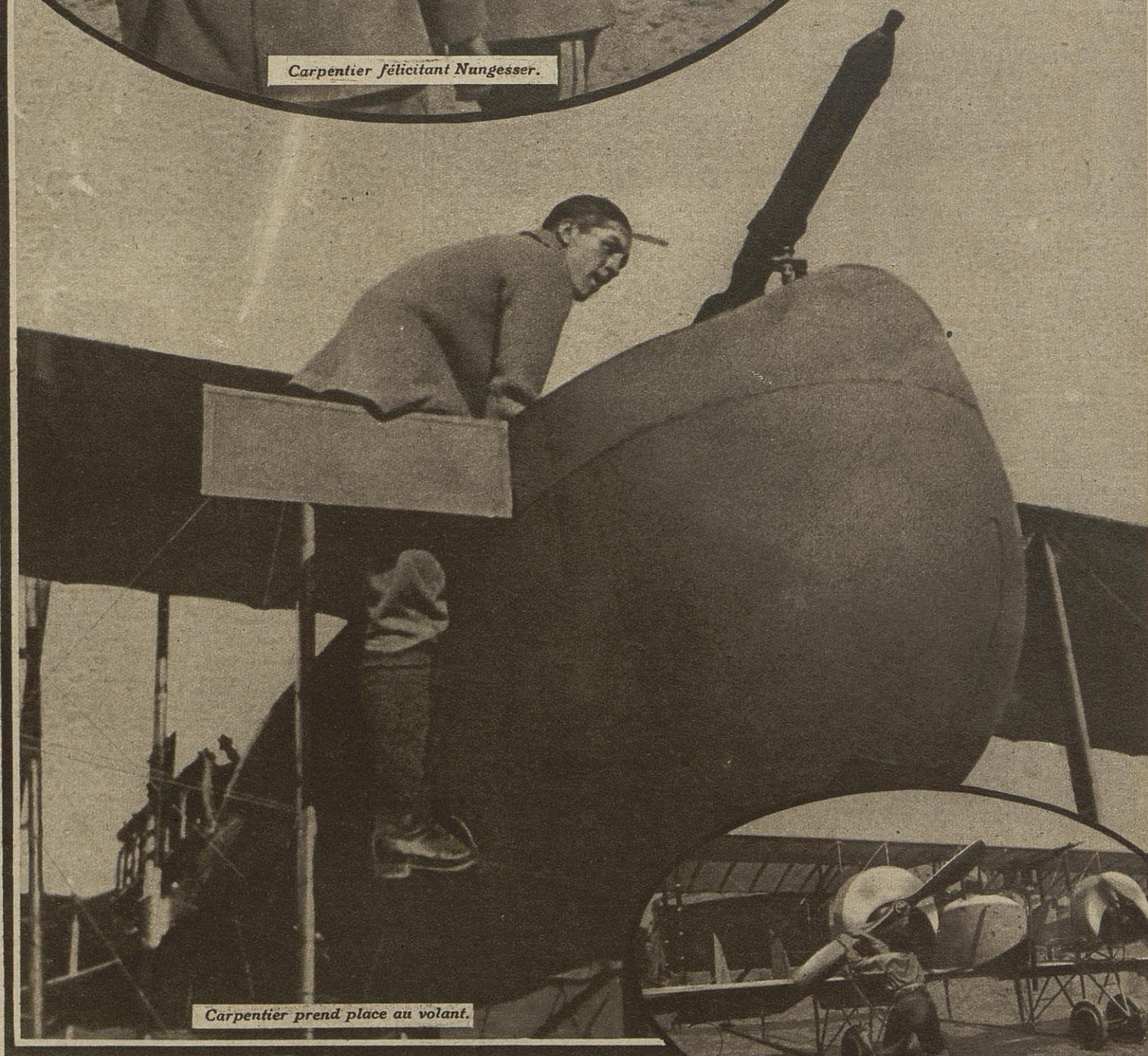
Elle a visité tout le front, car elle fut joyeusement, et de tout son cœur de toutes les tournées du Théâtre aux Armées. Aussi n'est-il pas un soldat qui ne connaisse Mlle Cécile Sorel, à son tour "Reine de l'Attitude et princesse du Geste". Les jours où elle vint dans un théâtre de fortune et si près du front que le son du canon faisait trembler les décors mais point Elle,

dispenser aux soldats qui revenaient de se battre ou allaient monter à l'assaut, la magie de son talent et de sa beauté, il n'en est pas un qui ne se crût — pour l'avoir vue — payé de toute sa peine. Les applaudissements et les acclamations qui l'accueillirent furent, nous dit-elle, les plus beaux de sa carrière. On sait pourtant qu'elle est faite d'inoubliables triomphes.

*J'ai vu.*



*Carpentier félicitant Nungesser.*



*Carpentier prend place au volant.*



*La mise en marche d'un bi-moteur.*

### LE BOXEUR CARPENTIER SUR SON AVION DE CHASSE

On sait que le célèbre boxeur Georges Carpentier, qui est à la veille de disputer le championnat du monde — dont beaucoup veulent voir en lui le futur tenant — est devenu un pilote

émérite. S'il ne figure pas sur le tableau des " as ", il n'en a pas moins rempli avec succès de nombreuses missions périlleuses et la croix de guerre orne depuis longtemps sa vareuse.



*La place du marché à Bagdad.*

*Convoi d'ânes sur un pont de fortune à Kut.*

*Turcs sur le pont d'une canonnière.*

*Femmes voilées avec un officier turc.*

*Marché aux ânes à Bagdad.*

*Un campement au bord du Tigre.*

*L'entrée à Kut-el-Amara des troupes anglaises victorieuses.*

*Pont de Kut, sur la boucle du Tigre.*

*Dans la campagne de Ctésiphon, Un palais en ruines.*

*Une felouque turque sur l'Euphrate.*

*Un des radeaux qui approvisionnent les troupes turques.*

**SUR LA ROUTE DE KUT ET DE BAGDAD**

Les troupes de Sir Stanley Maude, qui étaient à Kut le 26 février, ont pris Bagdad 13 jours plus tard après avoir parcouru plus de 150 kilomètres dans des conditions extrêmement difficiles. C'est la faillite du plan grandiose Hambourg-Bagdad

que l'Allemagne avait mis vingt ans à élaborer et pour lequel elle avait dépensé sans compter ses forces et son or. Bientôt le général anglais fera sa jonction avec le général russe Baratoff qui opère en Perse, pour marcher sur Mossoul, base des armées turques.

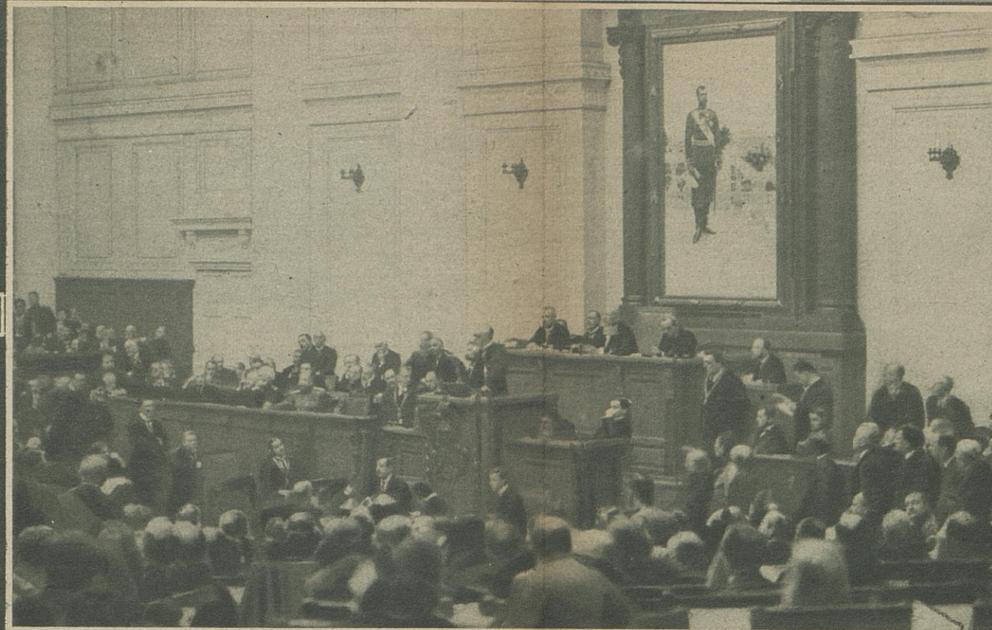


M. Milionkoff.

Grand-duc Nicolas.

P. Lvof.

P. Galitzine.



UNE SÉANCE A LA DOUMA. — ON VOIT LE PORTRAIT DU TZAR NICOLAS QUI A ABDIQUÉ



Gr.-duc Cyrille.

M. Rodzianko.

M. Bark.

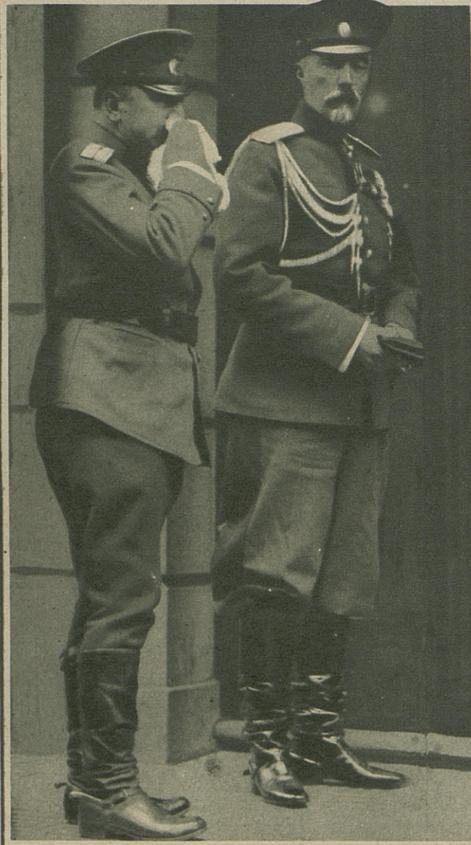
M. Starmer.

M. Prokrovsky.

QUELQUES HOMMES D'ÉTAT, AUTEURS ET VICTIMES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

M. Protopopoff.

QUELQUES HOMMES AU POUVOIR ET LEURS SUCCESEURS



Le grand-duc Michel, oncle du tzar.



Vieille Russie : Une procession populaire, par Répine.



M. Goutchkov, photographié avec M. Deschanel.

LA RÉVOLUTION EN RUSSIE. — HOMMES ANCIENS ET HOMMES NOUVEAUX

A l'heure où les nécessités de notre tirage nous obligent à mettre sous presse, la révolution russe n'est pas encore connue dans tous ses détails.

Mais tout laisse croire qu'elle est l'aboutissement logique de la lutte qui se poursuivait entre la bureaucratie et la volonté de la nation. On sait que la

Douma dissoute par un ukase impérial, a nettement refusé de se séparer et qu'elle a constitué un gouvernement provisoire transformé en gouverne-

ment régulier. C'est le prince Lvof qui en était le président. Le tzarévitch succède à l'empereur Nicolas avec le grand-duc Michel comme régent.

# LITTÉRATURE DE GUERRE (Suite) (1)

## I. — L'AUTEUR GAI.

Tous les matins, monsieur cherche dans les journaux la nouvelle, la note, l'écho qui lui permettra d'écrire une scène de revue. Les colonnes regorgent de récits dramatiques ; les sous-marins sèment la terreur sur mer et les zeppelins menacent les villes sans défense. Voilà le récit poignant d'un soldat qui assista aux batailles de Verdun ; il dit les souffrances et les angoisses, mais aussi les espoirs dont les cœurs étaient pleins, il décrit le charnier dont il s'est arraché vivant et vainqueur... Oui ! c'est magnifique, mais...

Monsieur lit, en s'exaspérant à cause de ses cigarettes qui tirent mal ; quelle existence !... Il relit : L'esclavage aux pays envahis !... Peuh ! faire une scène de revue avec ça !... Quoi encore ?... Une poudrière qui saute ? Décidément, les événements ne comportent pas de commentaires comiques et le voilà bien empêché d'écrire cette revue sur laquelle il comptait pour finir la saison...

Une autre cigarette ?... un autre journal ? Il y a bien les séances de la Chambre qui lui fourniraient... mais la censure veille et la moindre allusion politique ne voit pas les feux de la rampe. D'ailleurs, il faut avouer que Maxime méprise la politique et blâme sans faiblesse les scènes les plus réussies de ses confrères.

Il a beau parcourir les colonnes d'un œil auquel rien n'échappe ; depuis les manchettes jusqu'aux petites annonces, pas plus hier qu'avant-hier : rien ! Le quotidien est vide d'actualités susceptibles de se mettre en couplets, sur des airs connus. Les mairaines ? Oui... il y a bien les mairaines ! mais les mairaines sont usées, si l'on peut dire, on a tiré d'elles tout ce qu'on en pouvait tirer ; Maxime arrive trop tard dans une guerre déjà trop vieille...

Il faut pourtant qu'il finisse par trouver quelque chose, il le faut ! car, voyons, il n'est pas vidé, il a des idées plein la tête, il en a trop, son crâne le soir bourdonne quand il se couche, mais à l'heure de la réalisation, il consent à s'apercevoir que la meilleure ne vaut pas tripette...

Seigneur, donnez-lui une idée gaie... une seule ! Les autres viendront après. Il ne demande pas à en inventer dix excellentes, mais il faut en tous cas que la première, la désirée, le satisfasse en tous points.

Un autre journal ? Toutes les feuilles du jour s'éparpillent autour de lui. Pourquoi celle-ci contiendrait-elle une surprise que ne lui aurait pas révélée la première ?

Dans un fauteuil, près d'un mauvais feu de charbon flambant, il rage en rallumant une cigarette qui s'éteint dès qu'il ne la tête plus.

Il cherche dans la fumée du foyer qui sent mauvais un point de départ... une pauvre petite idée... La crise du charbon ?... Ces charbonniers ? oh ! Maxime, en serais-tu là vraiment et te vois-tu, toi qui te vantes d'être original, retomber dans des plaisanteries usagées par tous tes confrères !

Il se lève, s'étire et se promène dans la pièce qui ne se réchauffe pas.

Il a la mission — il le croit d'assez bonne foi ! — de distraire ses contemporains, par ces mauvais temps de larmes et de

deuil ; les gens qui veulent tromper leurs inquiétudes vont au théâtre pour sourire : il faut bien qu'il les fasse sourire, et cependant, pour la première fois depuis trente mois, sa vie lui semble lamentable !

Il se regarde dans une glace — sans rire, et s'aperçoit tout à coup que c'est sans doute une situation extrêmement comique que celle d'un auteur gai qui cherche une idée vraiment gaie par le temps qui court... Mais cette scène-là, il ne l'écrira pas par respect humain, et malgré qu'il se dégoûte un peu. Non ! non ! il écrira n'importe quoi, sur n'importe quel air, parce que ce ne sera pas, en somme, plus bête qu'autre chose et parce qu'en somme ça n'a aucune importance.

Et il écrit en effet : Entrée des gâteaux. Chœur :

*Maman, les p'tits gâteaux, etc., etc.*

## II. — LE CRITIQUE MILITAIRE.

Les murs de la maison sont tapissés de cartes. On peut aller de Beauvais à Bagdad en suivant les panneaux. De petits drapeaux, que chaque jour, jadis, il piquait nerveusement, se sont empoussiérés à la même place depuis octobre 1914. Par contre, à mesure que les fronts s'allongent, il tend de nouvelles cartes sur lesquelles il plante de nouveaux drapeaux.

Parce qu'il fut jadis capitaine dans on ne sait quelle garnison le petit journal de la localité lui a demandé, le jour de la mobilisation, de faire la critique militaire : de ce jour il a pris des airs mystérieux et s'est lancé dans l'étude de la stratégie et la tactique, sciences qui lui étaient particulièrement étrangères. Aussi le respect l'entoure, car pour tous il connaît le secret des prochaines offensives et sait les résultats provenant de la dernière attaque.

Il doit cette situation prépondérante à la censure, — qui le favorise. La censure, dans cette sous-préfecture, est exercée par un sous-préfet qui a l'horreur des complications. Le moindre commentaire du capitaine lui fait redouter des responsabilités, aussi coupe-t-il résolument tout ce qui lui paraît susceptible de donner des précisions aux Empires du Centre, comme il l'écrivit lui-même dans une lettre officielle adressée au directeur du journal. Ainsi il arriva à supprimer les phrases les plus anodines, les révélations les plus benoîtes, pour l'indignation continue du capitaine, qui, le soir, au café, prétend faire passer les nécessités de la défense nationale avant la satisfaction de montrer aux gens qu'il est parfaitement informé.

Cependant un jour, le critique militaire reçut du front la lettre d'un officier de ses amis.

Sans permettre qu'on la lut, il la tira de sa poche, la montra de loin à ses intimes et la frappait d'un revers de main en ajoutant :

— Cette lettre fera du bruit le jour où je la publierai !

Il la publia, en effet, mais elle parut dans quel état !

« Aux armées, le 1917.

« Mon cher ami,  
« Je n'ai pas écrit de parce que j'ai  
été envoyé à C'est un village qui  
sur le bord d'une et dont

l'église a été violemment Il est à  
cinquante du front et ma formation  
est au repos pour jours. Ici, on fait  
de grands pour qui aura lieu  
au Les troupes qui sont avec nous ici  
sont des et des , ce qui indi-  
que assez Et pourtant il est certain  
que ça se passera ailleurs. Il y a à la gare un  
monté sur qui part pour  
C'est extrêmement curieux. Il paraît que ce  
tire des projectiles de tonnes  
qui contiennent kilogrammes de  
mélinite... »

Et la lettre continuait ainsi, pendant deux colonnes avec de jolis petits blancs qui en rendaient la lecture particulièrement instructive.

Mais le capitaine ne supporta pas un tel contrôle qui, ainsi qu'il l'écrivit le lendemain d'une plume impitoyable, « attentait à son indépendance de citoyen et ruinait son honneur de soldat. »

Et pour donner une leçon à ce petit sous-préfet, pendant une semaine, chaque soir, son article parut complètement blanc. Il comportait un titre, une colonne vierge et la signature en caractères gras, sans plus. Dessous un P. S. irrité, chaque soir identique, marquait sa rancune : ce que j'avais à écrire était trop intéressant pour qu'une censure perfide le laissât passer. Je prends sur moi de m'échapper (*sic*) moi-même, évitant ainsi tout travail au fonctionnaire chargé de cette vilaine besogne...

La lutte était engagée entre le stratège et le sous-préfet.

La petite ville compta les coups.

Qui pensez-vous qui céda ?

Ce fut tout simplement le directeur du journal qui écrivit au capitaine une lettre recommandée :

« Mon capitaine et cher collaborateur.

« Vous êtes la victime de votre trop haute compétence. La vérité, à ce qu'il paraît, n'est pas toujours bonne à dire. Inclinez-vous ! »

« Dorénavant, mes lecteurs se contenteront du communiqué officiel, puisqu'une censure mesquine n'hésite pas à supprimer tout ce que vous écrivez. En tous cas, je conserve de vous le souvenir d'un collaborateur irremplaçable et d'un grand honnête homme ! »

(Et ceci est encore de la littérature de guerre !)

Hélas ! Le démon d'écrire est le plus puissant de tous les démons ; le capitaine entra dans une violente colère et affirma que le gouvernement lui paierait.

Quoi ?

Ses articles, sans doute ?

Puis il se rasséna et décida :

— Bien ! on saura ce que j'ai à dire après la guerre !

Et c'est ainsi que, chaque jour, il couvre des pages et des pages, trace des croquis, lève des plans ; et le soir, quand il vient retrouver les bridgeurs, il a le front ridé d'un chef qui, toute la journée, a fait de la bonne manœuvre et pris des dispositions qu'aucun hasard hostile ne saurait contrarier.

ROBERT DIEUDONNÉ.

80.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 80.000 fr. la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quel prix tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

(1) La première série de ces notes du professeur Yves Manchonnet a paru dans *J'ai vu...* du 3 mars 1917.



Vice-amiral de Witt Coffman, commandant les croiseurs de l' "Atlantic Fleet".



Capitaine Hughes, du "New-York", et le contre-amiral Fechteler, commandant la 6<sup>e</sup> division.



Contre-amiral W. F. Fallam, commandant les forces en réserve dans l'océan Pacifique.



Amiral Henry Mayo, commandant en chef la grande flotte de l'Atlantique.



Contre-amiral William, O. commandant une division de la flotte de l'Atlantique.



Capitaine Harry S. Knapp, commandant une escadre de croiseurs de l'Atlantique.



Contre-amiral O. Dunn, commandant la 3<sup>e</sup> escadre de la flotte de l'Atlantique.

### LES GRANDS CHEFS DE LA FLOTTE DES ETATS-UNIS

On sait que le président Wilson est décidé à faire respecter le pavillon étoilé sur toutes les mers. Au moindre acte de piraterie de la part des sous-marins allemands, la flotte des États-Unis, la plus forte du monde après celle de l'Angleterre, se rangera du côté des Alliés. Les forces navales américaines sont commandées par des chefs éprouvés, et c'est l'amiral Henry Mayo qui commande en chef l' "Atlantic Fleet", de la grande République fédérale.



Amiral William B. Caperton, commandant en chef la flotte du Pacifique.

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE (1)

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Cassinou poussa la conscience jusqu'à la lui mettre allumée dans la bouche. L'autre toussa tout de suite, lugubrement, et Cassinou reprit son cadeau, ce qui n'empêcha pas le blessé de lui lancer un regard éperdu de reconnaissance :

— Viii ! Viii ! Viii !...

On l'emportait.

— Il n'y a pas de quoi rigoler, tout de même, grogna gravement Cassinou.

Un autre blessé, à figure de gamin celui-ci, avait, en guise de manche autour de son bras droit, une sorte de ballot sphérique et monumental ; il riait, lui, — mais ce n'en était pas plus drôle.

— C'est épatant, dit-il à Cassinou, mon bras me semble long... long... à croire qu'il aurait besoin d'être raccourci un brin... Donne-moi la sèche du « marteau », j'en fais mon affaire... Merci, vieux !

— Les cochons ! s'exclama Cassinou quand le gosse fut emporté à son tour...

Il n'en voulut pas voir plus long. Comme pour se donner une contenance, avant de rejoindre le lieutenant et le médecin auxiliaire qui s'étaient tenus un peu à l'écart, il ouvrit la portière d'un wagon. Alors, un officier gestionnaire, troublé dans son sommeil, surgit de l'ombre comme un diable hors de sa boîte, les yeux exorbités de colère, les joues cramoisies :

— Qu'est-ce qu'il y a encore?... Qu'est-ce que vous f...tez-là, vous ?

Cassinou avait besoin de se détendre et de rire un brin :

— Pas tant de foin, patron, répondit-il tout bas et avec beaucoup de calme... Je suis en partance pour là-haut, s'pas ? Alors, au cas où vous m'auriez pour client un de ces jours... j'inspecte, je me rends compte... Je ne méprise pas le confortable.

Damnè Cassinou ! Heureusement pour lui, — une fois de plus ! — que le lieutenant de Cabiracq s'était aperçu de l'algarade. Il empoigna son subor-

donné par la manche, et, après lui en avoir dit quatre, assura que tant d'insolence aurait sa punition, ce qui rassura le gestionnaire congestionné...

... Cependant, peu à peu, lentement, comme rechignant à se tirer en cette fichue saison de ses draps d'ombre, le jour s'était levé, glacial et pur... Et Cassinou, en compagnie de ses deux mentors galonnés qui somnolaient sur des grogs vides, regardait à travers la glace du buffet le paysage se dessiner, — tout ce qui lui restait de mieux à faire jusqu'à ce que le train se décidât à partir... Quand la clarté fut capable de lui montrer les objets en pleine réalité, il vida son verre d'un

coup, comme s'il avait cru à une nouvelle mystification, et resta bouche bée... Hein ? quoi?... Cela aussi, c'était la France ? Ah ! bon sang de bon Dieu ! elle en réservait, celle-là, des surprises, à ses enfants, — on pouvait le dire !... Devant lui, au ras de la dernière voie, s'élevait une colline calcaire, abrupte et blanchâtre, couronnée de noirs squelettes d'arbres aux branches sèches tourmentées ; l'horizon étroit semblait contenir toute la désolation de la terre. Tout nouveau, tout beau !... Cassinou cracha sa cigarette et décréta pour lui-même :

— C'est riche, il n'y a pas à dire... Ah ! les brutes, on va leur dire deux mots ! La

Pierre, dame ! il y en avait là pour des mille et des cents, car la pierre coûte cher au pays landais... La France, ce n'était donc plus seulement la résine et le bois du pays natal, ni le tabac, les céréales et les beaux arbres fruitiers des vallées bénies, c'était aussi cette pierre, et tout ce qu'on allait découvrir encore, à chaque instant, en cours de route... Quel patrimoine ! et ne point vouloir s'en laisser frustrer par des barbares, n'était-ce pas déjà concevoir clairement l'idée de partie?... En tout cas, devant ce pays déshérité, devant ce stérile horizon, l'enfant des sables avait l'intelligence obscure mais véhémentement de toutes les richesses que les paysans, armés de bons bras, peuvent faire surgir d'un sol pour la défense duquel ils sont associés... « France !... » Non, en vérité, il ne s'agissait pas seulement, à présent, d'être du bal, de faire le coup de feu avec les autres ; il ne s'agissait pas seulement non plus d'aller venger les blessés entrevus tout à l'heure... Il y avait quelque chose de prodigieux à sauvegarder un ensemble de trésors communs que des frères plus ou moins lointains avaient reçus d'une unique mère en héritage...

— Tout cela la France ! répétait Cassinou quand il regagna le compartiment que les six de Hont-Habi et les deux Bordelais emplissaient de sonores ronflements...

— Et ce n'est pas fini, mon vieux, fit entre deux bâillements le lieutenant de Cabiracq. Tu n'as pas encore vu le plus beau !

— Paris ? questionna Cassinou les yeux avides...

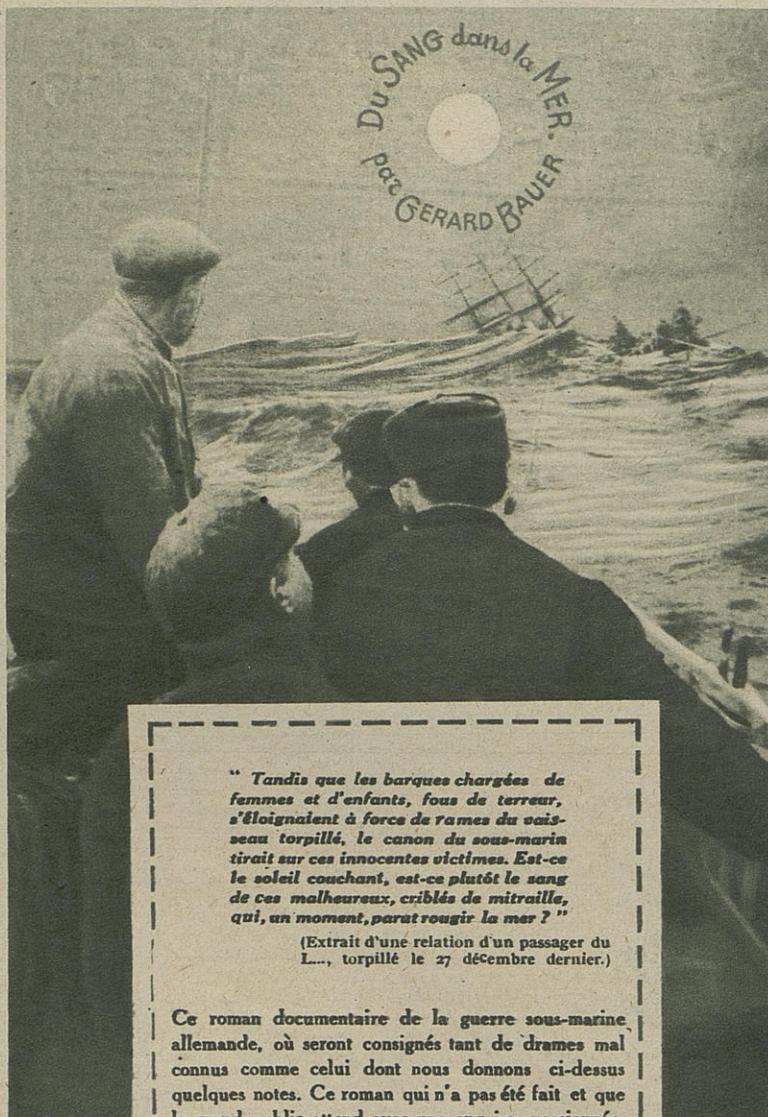
— Non ! les patelins où ils sont encore et dont il va falloir que nous les sortions !

Cassinou joignit les talons, salua son lieutenant et le médecin auxiliaire et, d'une voix nouvelle, voilée, grave — le sommeil et la fatigue, sans doute ! — déclara :

— Je suis parti pour ça...

CHARLES DERENNES.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



“ Tandis que les barques chargées de femmes et d'enfants, fous de terreur, s'éloignaient à force de rames du vaisseau torpillé, le canon du sous-marin tirait sur ces innocentes victimes. Est-ce le soleil couchant, est-ce plutôt le sang de ces malheureux, criblés de mitraille, qui, un moment, parait rougir la mer ? ”

(Extrait d'une relation d'un passager du L..., torpillé le 27 décembre dernier.)

Ce roman documentaire de la guerre sous-marine allemande, où seront consignés tant de drames mal connus comme celui dont nous donnons ci-dessus quelques notes. Ce roman qui n'a pas été fait et que le grand public attend avec une angoisse passionnée, J'ai vu le publiera sous le titre

## DU SANG DANS LA MER

Et c'est dans notre prochain numéro

que commencera irrévocablement cette œuvre du jeune écrivain — un maître déjà — Gérard Bauer

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman dont nous avons commencé la publication dans notre numéro du 2 décembre 1916 (n° 107). Réformé avant le 1<sup>er</sup> août 1914, le muletier Cassinou ne croyait pas à la guerre et se fâchait lorsqu'on en parlait devant lui. Après la mobilisation, notre héros ne songeait nullement à partir et il s'était contenté de s'engager comme garde civique. Mais certaines aventures les dégoûtèrent vite de ses nouvelles fonctions, et rebuté par Marylis, une jeune couturière du pays qu'il aimait, il se disposait à passer en Espagne, lorsque la rencontre d'un cheminot, Jean-le-Perdu, le fit changer subitement d'avis : il contracta un engagement volontaire et bientôt il obtint de faire partie d'un détachement de renfort pour le front, ce qui le remit pour sa grande joie dans les bonnes grâces de la gentille Marylis.



Les sous-marins destinés au Chili et réquisitionnés par le gouvernement fédéral.

### LES ETATS-UNIS SE PRÉPARENT A LA GUERRE SOUS-MARINE

" Nous sommes au bord de la guerre " a dit le président Wilson, et il est indubitable qu'avec les positions prises par les deux adversaires, les hostilités peuvent éclater à toute minute et à propos du moindre incident. Aussi, non seulement les navires de commerce des États de l'Union sont-ils armés, leur marine de guerre mobilisée, mais encore les Américains

ont-ils réquisitionné toutes les constructions navales qu'ils avaient en chantier pour les puissances neutres. Voici dix sous-marins construits pour le Chili dans les chantiers navals de Quincy (Massachusetts) et qu'ils ont décidé de garder pour leur propre défense. Déjà, des équipages de guerre exercés sont à bord. Demain, ils croiseront sur les côtes américaines.



Mme Harley, sœur du maréchal French, blessée mortellement à son ambulance de Monastir.



A l'Aéro-Club de France. Au premier rang, de droite à gauche : capitaine Guynemer, lieutenant-colonel Girod, capitaine Leclerc, enseigne Regnard. Au second rang : lieutenant Paquignon, aspirant Ducas, sous-lieutenant Tourtay et lieutenant Deullin.



Le rival anglais de Guynemer : le capitaine Ball qui a descendu 30 avions allemands.



Un nouvel as : le lieutenant Pinsard, évadé d'Allemagne, qui a abattu son 5<sup>e</sup> avion.



Le général Franchet d'Esperey réunit ses officiers d'état-major à son poste de commandement et prend avec eux les dernières dispositions pour une prochaine opération.



Le comte Zeppelin, l'inventeur des fameux dirigeables, vient de mourir près de Berlin.



La défense d'une route en août 1914

### Marocains et Coloniaux au feu

La rencontre avec l'ennemi de la division du Maroc, commandée par le général Humbert : la retraite de la Meuse; les brillants faits d'armes du corps colonial, qui parvint non seulement à arrêter l'ennemi bien supérieure en nombre mais à le refouler sur plusieurs points, notamment à l'est de Jamoigne et à Saint-Vincent-Belle-Fontaine; les opérations de la quatrième armée sous les ordres du général De Langle de Cary, et de l'armée allemande commandée par le général von Hausen, dans les journées des 24 et 25 août 1914; enfin les combats du Mont-des-Tilleuls: telles sont les pages d'histoire, frémissantes de vie et d'émotion, que publie l'éminent historien G. Hanotaux, de l'Académie française, dans le 60<sup>e</sup> fascicule de son *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, paru le 15 mars.

L'ouvrage est en vente en fascicules bi-mensuels (le 1<sup>er</sup> et le 15). Le fascicule : 1 franc. — Les quatre volumes déjà parus sont vendus, richement reliés, 19 francs le volume (franco pour la France). — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

**RÉGÉNÉRATEUR DE LA VIE**  
de l'Abbé Sébire

GROSSIR DE 5 K<sup>OS</sup> PAR MOIS

Gratis : Méthode et Preuves absolues.  
LABORATOIRE MARIN ENGHEN-LES-BAINS (S. O.).

**MALADES DÉSPÉRÉS ET ABANDONNÉS...**  
Guérissez-vous par Remède de la Vieille Cure.  
Méthode Gratis, DEPENSIER, Ph<sup>m</sup>, Soisy, s/-MONTMORENCY



Roques, environs de Lisieux, sous la neige.

En vente partout

Le N<sup>o</sup> 25 Centimes

**CHARLOT**  
Correspondant de Guerre

Tel est, cette semaine, le sujet du numéro spécial de

**LA BAÏONNETTE**  
LE PREMIER ILLUSTRÉ SATIRIQUE FRANÇAIS

Texte et Dessins de **CAMI**

Le N<sup>o</sup> 25 Centimes

En vente partout

### En Route!

VISIONS de neige, hier!... Aujourd'hui espoir du printemps proche et désire de s'en aller vers les campagnes: celles des vergers en fleurs, celles des moissons; celles de toutes ces beautés que la guerre n'a point touchées et qui sont plus belles encore d'être intactes par la vaillance des nôtres...

Partir vers la mer... vers la montagne... vers la forêt!... vers la joie et vers la santé!... vers la plus profonde connaissance de notre Terre de France et de ses mille pays de splendeur ou de grâce.

Mais quel guide choisir?... Quel conseiller élire pour le départ, pour le voyage?

Un seul!... *En Route!*... la Revue du Tourisme que lisent tous ceux à qui sont familières les merveilles de notre France et que doivent lire tous ceux qui les ignorent ou qui les connaissent mal.

*En Route!* Revue illustrée de tourisme et de voyages, paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois; le numéro : 30<sup>e</sup> centimes. Abonnements; France : 7 francs; étranger : 10 francs. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



Sur le front des Flandres, des aéroliers belges vont faire partir un ballon-sonde.

Sur le front italien, le roi Victor-Emmanuel guide lui-même les parlementaires français qui sont venus le saluer à son quartier général.

Une bouquetière parisienne, habile commerçante, fait des affaires d'or.

Miss Isabel Silver, une jeune Anglaise d'Emworth, manœuvre seule une pompe à incendie.

Pour ravitailler les colonnes avancées de l'armée anglaise de Mésopotamie, les ânes sont de précieux auxiliaires. On voit ici, aux abords de Kut-el-Amara, le ravitaillement en munitions d'un bataillon.

# Urodonal

## et la Goutte

### L'OPINION MÉDICALE :

« Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée. »

**Dr F. MOREL,**  
Médecin-major de 1<sup>re</sup> classe en retraite, ancien médecin des hôpitaux de la marine et des colonies

Communications :  
Acad. de Médecine  
(10 nov. 1908).  
Acad. des Sciences  
(14 déc. 1908).

**Gravelle  
Calculs  
Aigreurs  
Rhumatismes  
Néuralgies  
Artério-  
Sclérose**

**L'URODONAL**  
réalise une véritable  
saignée urique (acide  
urique, urates et  
oxalates).

N.B. - Établissements Chatelain,  
2, r. Valenciennes,  
Paris. Le flacon  
franco 7 fr. 20.

**Le Martyre  
du Goutteux**

**L'URODONAL nettoie le rein. lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.**

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Guérit la constipation, purifie le sang et maintient le corps en bonne santé. La cure de JUBOL se pratique sans rien changer à ses habitudes; c'est le laxatif idéal des voyageurs. Grâce à lui l'intestin retrouve sa jeunesse et redevient normal.

**Constipation  
Entérite  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraine**

Sur'ou,  
n'oubliez  
pas mon Jubol,  
indispensable  
en voyage.



COMMUNICATIONS :  
Académie de Médecine  
(21 déc. 1909).  
Académie des Sciences  
(28 juin 1909).

### L'OPINION MÉDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

Docteur BRÉMOND,  
de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et ttes phcies. La boîte éco 5 fr. 30



Gr<sup>de</sup>-duchesse Marie.

Gr<sup>de</sup> duchesse Tatiana.

La Tzarine.

Gr<sup>de</sup>-duchesse Olga.



En médaillon : le Tzarévitch. — En bas : La Tzarine et ses filles en infirmières.

**LA FAMILLE IMPÉRIALE : LA TZARINE, LE TZARÉWITCH, LA GRANDE-DUCHESSE**

Si l'on en croit les on dit, et même des informations plus sérieuses, la tzarine, née princesse allemande de Hesse-Darmstadt, ne serait pas étrangère à toutes les intrigues bureaucra-

tiques, à toutes les influences irresponsables qui, en dépit des rescrits du tzar, paralysaient tous les efforts des assemblées élues. Elle perdra son influence avec le nouveau gouvernement.